

Poésie insoumise

“ Une questionneuse enragée ”

Territoires
de la
Mémoire



Territoires de la Mémoire

Les Territoires de la Mémoire asbl, 2019
Boulevard de la Sauvenière 33-35
4000 Liège
accueil@territoires-memoire.be
www.territoires-memoire.be

Coordination éditoriale : Julien Paulus
Auteurs : Gaëlle Henrard, Michel Recloux, Jérôme Delnooz
Éditeur responsable : Jérôme Jamin, président
Dépôt légal : D/2019/9464/1

Retrouvez les dossiers thématiques des Territoires de la Mémoire asbl
sur www.territoires-memoire.be

Table des matières

5 En guise d'introduction...

6 I. La poésie,
alors c'est quoi ?

7 II. Poésie insoumise : de la
dimension politique du poétique

1. Poésie et Résistance pendant la Deuxième Guerre mondiale	8
2. Le sensible et le rationnel	10
3. Contre l'esprit de sérieux : « le sentiment du oui »	13
4. Un art de la perception	14
5. L'attention, la présence à soi pour s'insoumettre	15

17 III. Pour un supplément
d'humanité

19 Bibliographie

Sur la Poésie	19
De Poésie	20

En guise d'introduction...

Depuis 25 ans, Les Territoires de la Mémoire cherchent à proposer des modes d'action pour résister à tout ce qui nous opprime, pour instiller du doute dans les certitudes et idées toutes faites, pour faire émerger le questionnement. C'est dans le champ de la poésie qu'on vous propose aujourd'hui une autre manière de résister, et plus exactement de ne pas se soumettre.

Alors pourquoi la poésie insoumise aux Territoires de la Mémoire? Que peut-elle en et pour la démocratie? S'inscrire dans une vigilance à la dynamique démocratique, c'est d'abord, selon nous, une attention à la capacité de se questionner, un éveil au doute, une vigilance au prêt-à-penser. C'est un effort permanent de la pensée critique et du libre examen, parallèlement à une place pour les émotions, pour les sens, pour ce qui relève du vécu. Et c'est accessible à toutes et tous : nous sommes tous légitimes pour faire de la poésie. Elle n'est réservée à personne.

Il s'agit donc de laisser *aussi* la parole à l'émotion et non exclusivement à la déduction logique, donner la parole au poète, à son regard et à ce qu'il peut nous faire voir de la complexité du réel.

Des poètes ont lutté et luttent encore contre les dictatures, les injustices, celles de régimes politiques autoritaires, répressifs et démocratiques. Cette lutte est aussi menée contre les autres dictatures, celles qu'on ne perçoit pas nécessairement parce qu'elles font partie des ingrédients du bain culturel dans lequel nous évoluons chaque jour : la dictature de l'argent, du temps, du chiffrable, de la consomma-

tion, de la rentabilité, du langage essoré, de la bonne morale (qu'elle soit religieuse ou pas), du convenu, de la pensée binaire.

La poésie est partout, tout le temps, de toute part. Elle crée des images autour de nous, des images qu'on n'attend souvent pas. Elle revêt des formes aussi nombreuses qu'il y a de poètes et ces poètes, c'est nous tous. Comme pour la démocratie, la poésie est perpétuellement en mouvement. L'une et l'autre sont animées au quotidien par chacun d'entre nous.

Ce dossier vise à proposer un regard : un regard sur la poésie, le poème, le poétique, mais dans leur caractère insoumis, en tant que possibles outils de lutte, de refus, de pas de côté, de proposition alternative. Dans la lignée de notre travail contre toutes les formes de déshumanisation, le projet « Bibliothèque insoumise » souhaite évoquer ce qui peut, à l'inverse, favoriser un supplément d'humanité. Sans prétendre à l'exhaustivité, ni en termes de définitions, ni en termes de poésie et de poètes engagés, résistants ou impliqués... juste souffler quelques pistes inspirantes dans le rapport que l'on entretient à notre humanité. Parce que c'est bien de cela qu'il s'agit dans le fond, notre commune humanité, notre rapport à l'autre, à nous-mêmes et ce qui nous est nécessaire pour vivre ensemble. Qu'est-ce qui fonde notre humanité? Est-ce notre conscience, individuelle et collective? Et dans quel état sont-elles nos consciences? Et comment en prendre soin? ■■■

I. La poésie, alors c'est quoi ?

Poésie, poétique... mais qu'y a-t-il au juste derrière ce mot qui gênerait presque celui qui le prononce, comme il détournerait aussi vite l'intérêt de celui qui l'entend ?

Pas de définition toute faite ou exhaustive à vous proposer ici... Mais plutôt ce que nous en retenons dans notre quotidien.

Poiein, en grec : créer, faire. La poésie : une création permanente, une incessante refonte des formes de l'expression et de la représentation. Formes d'expression à commencer par le langage, celui des mots, l'élaboration d'une langue pour créer du sens et des images. La poésie est d'abord, c'est en tout cas comme ça qu'elle est couramment présentée, une affaire de langage. Et la figure du poète incarne celui qui joue avec les mots : troubadour, écrivain, romantique, chanteur, rappeur, slameur, nombreuses sont les déclinaisons de cette figure d'hier à aujourd'hui. Avec le mot pour principal matériau, la poésie et le poème ont revêtu des formes et revendiqué des appartenances et usages pour le moins variés, et pas pour autant contradictoires, mais avec toujours une volonté de travailler sur l'expression par une langue nouvelle, pour, comme disait Rimbaud, « trouver une langue ».

La poésie serait-elle dès lors réservée aux seuls poètes, autoproclamés ou reconnus ? La figure du poète n'est pas la seule que nous voudrions mettre en avant ici. Le poétique n'est pas qu'affaire de mots et peut aussi se passer du talent pour jouer avec ceux-ci. Le poétique, c'est avant tout un regard, une manière de regarder le monde, le réel, du jardin à la guerre, de le ressentir, de le dire et de l'interroger. La poésie est en cela profondément démocratique et il n'est sans doute pas inutile de le rappeler pour continuer de décloisonner les tours d'ivoire dans lesquelles certains poètes se sont retranchés. Elle peut être un pouvoir *par tous et pour tous*. Originale, modeste, maladroite, du quotidien, dans l'image, dans le mot, dans le regard ou dans l'action, spontanée ou fruit de l'effort, elle est à la portée de chacun d'entre nous : la poésie est profondément démocratique et n'est pas réservée à la figure exclusive du poète. Pablo Neruda, poète lui-même, affirme avec force que « le poète n'est pas un " petit dieu " ». Il n'est pas placé sous le signe cabalistique d'un destin supérieur à celui des gens qui exercent d'autres métiers ou professions. J'ai souvent répété que le meilleur poète est l'homme qui fournit le pain quotidien : le boulanger le plus proche ne se prend pas pour Dieu. Il accomplit chaque jour son devoir communautaire, sa tâche majestueuse et humble de pétrir, de mettre au four, de doré le pain et de le livrer. Si le poète accède à cette conscience élémentaire, il pourra grâce à elle participer à un colossal artisanat, à une construction simple ou complexe : la construction de la société, la transformation des conditions entourant l'homme, la remise de la marchandise : pain, vérité, vin et rêves¹ ».

Nombreux sont ceux qui l'ont dit et redit : le poétique c'est une manière d'habiter le monde. Au-delà des mots, du langage, il y a une autre dimension que permet la poésie et plus largement le poétique, il y a le rapport au monde. Pour George Perros, « le plus beau poème du monde ne sera jamais que le pâle reflet de ce qu'on

appelle la poésie, qui est une manière d'être, ou dirait l'autre, d'habiter ; de s'habiter² ».

Création artistique, jeu de langage, façon d'habiter pleinement et humainement, recherche de la beauté, enjoliveur du réel et arme de combat : la poésie est sans doute tout cela à la fois et bien davantage. Platon, définissait d'ailleurs la *poïésis* comme « la cause qui, quelle que soit la chose considérée, fait passer celle-ci du non-être à l'être ». ■■■

« *Juste une autre manière de penser le monde qui s'en gouffre dans nos corps ; l'autre versant de la pensée par où je cède un peu de place à ce qui me dépasse encore – non pas en raison d'une quelconque sacralité, mais juste parce que nous sommes tout petits et très ignorants sous la voûte lumineuse des fameux « ordres de la nuit » de Kiefer. Il faut s'allonger sous le ciel étoilé sur une plage de corail froissé pour écouter, regarder, toucher un instant le bruit du temps.* »

Adeline BALDACCHINO, « Poésie, anarchie et désir »



Anselm Kiefer, « *Ordres de la Nuit* » (*Die berühmten Orden der Nacht*), 1997

1. Pablo NERUDA, « Le poète n'est pas un petit dieu », in Frédéric BRUN (éd.), *Habiter poétiquement le monde : anthologie manifeste*, éd. POESIS, 2016., p.223.

2. Georges PERROS, « Une manière d'être, [...] d'habiter ; de s'habiter », in Frédéric BRUN (éd.), *op. cit.*, p.211.

II. Poésie insoumise : de la dimension politique du poétique

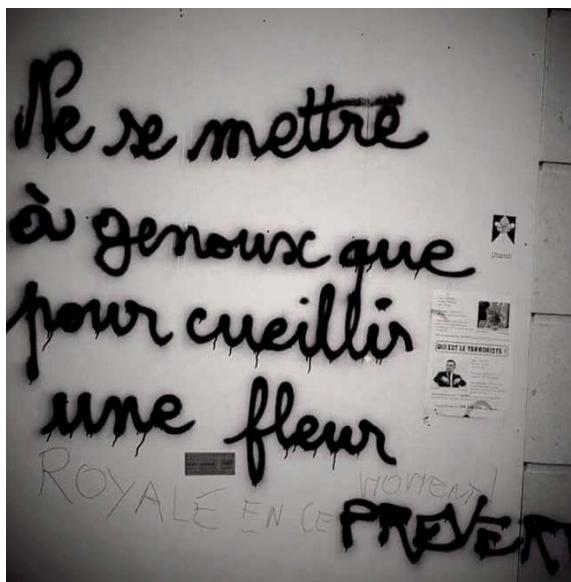
Dans son sens le plus général, l'insoumission, c'est d'abord le refus de se soumettre, le refus d'obéir à une autorité ou à un ordre, à une injonction fût-elle tacite ou clairement énoncée. Elle peut revêtir des formes innombrables, de la désobéissance civile à la lutte armée, de la manifestation au sabotage, des écrits contestataires et revendicatifs à la liberté de conscience et d'opinion. Ses motivations seront tantôt philosophiques, tantôt politiques, sociales, religieuses ou spirituelles, et en appellent à des valeurs diverses, telles que la solidarité, la justice sociale, l'humanisme, la fraternité, la liberté ou encore l'égalité.

Il nous a semblé important de parler d'insoumission et non de résistance ou d'engagement pour permettre une ouverture à un champ et un imaginaire plus larges, moins connotés historiquement, apparaissant peut-être comme plus accessibles et dès lors plus démocratiques, pouvant s'incarner dans des formes moins restreintes qui pourront s'éloigner plus aisément des modèles de résistance connus et se réinventer en fonction des outils et volontés de chacun.

La poésie insoumise nous apparaît alors comme l'expression cinglante d'une désobéissance à un acte, à un événement, à un « quelque chose » qui nous indigne, nous nie, nous met en rage. Elle peut être la marque d'une volonté de changer la société. D'aucuns diront que, par son essence même, la poésie est insoumise et nous reviendrons à cette idée. De façon générale, une œuvre poétique peut être vue comme engagée lorsqu'elle « exprime des prises de position, lorsqu'elle est une arme mise au service d'une cause. (...) Écrire est un acte qui suppose, selon l'expression de Jean-Paul Sartre, que l'on transforme sa "plume en épée" afin d'agir sur le cours des événements³ ».

Nous ne pouvons ici passer à côté de l'engagement politique de nombreux poètes à travers l'histoire que ce soit face à des pouvoirs dictatoriaux, totalitaires, face à l'injustice, à l'inhumain, face à l'absurde, face aux atteintes à la liberté et à l'égalité. À travers le monde et les époques, quelles que soient les situations de conflits, de guerres, de luttes, il y a toujours eu des poètes pour dire leur désaccord, leur révolte, pour porter le combat plus haut, pour donner à voir et à entendre la voix de ceux qu'on n'entend pas. Hier comme aujourd'hui, sur tous les continents, de la colonisation aux régimes dictatoriaux, des politiques ségrégationnistes qui disent ou non leur nom à l'exploitation économique sous toutes ses formes, des génocides à toutes les discriminations, les poètes ont mis leur plume au service de causes qui les dépassaient. Si la poésie n'a jamais arrêté une guerre, elle a été et est encore incontestablement un moyen de résistance à toutes les formes d'oppression et de déshumanisation.

Nous verrons que la poésie insoumise va au-delà de cette idée d'engagement politique, qu'elle l'englobe et la dépasse. Pour le poète américain Lawrence Ferlinghetti, elle est « un art de l'insurrection » et elle « peut encore sauver le monde en transformant la conscience⁴ ». ■■■



Graffiti d'une phrase de Prévert

« *L'art ne peut pas changer le monde, mais il peut contribuer à changer la conscience et les pulsions des hommes et des femmes qui pourraient changer le monde.* »

Herbert MARCUSE, *La dimension esthétique*

3. *La poésie engagée : Anthologie*, éd. Gallimard, 2001, p.7.

4. Lawrence FERLINGHETTI, Marianne COSTA (trad.), *Art de l'insurrection*, Etterbeek, éd. Maelström reEvolution, 2012; Lawrence FERLINGHETTI, « Oser être un guérillero poétique non violent, un anti héros », in Frédéric BRUN (éd.), *op. cit.*, pp.277-281.

1. Poésie et Résistance pendant la Deuxième Guerre mondiale

Durant la Deuxième Guerre mondiale, des poètes comme Paul Éluard, Louis Aragon, René Char, Robert Desnos et de nombreux autres se sont mobilisés, chacun à leur manière et à des niveaux différents. En 1943, à l'initiative de plusieurs poètes français paraît clandestinement *L'Honneur des poètes*. Son achevé d'imprimer dira « a été imprimé sous l'occupation nazie le 14 juillet 1943, jour de liberté opprimée ». Ce recueil se veut le témoignage de l'engagement de 22 poètes dans la Résistance contre le nazisme. Bien que critiqué à différents égards, il reste un moment important d'insoumission poétique durant la Deuxième Guerre mondiale. Pierre Seghers, autre poète qui a contribué à ce recueil, lancera plus tard encore une invitation à la vigilance permanente : « Jeunes gens qui me lirez peut-être, pensez-y ! les bûchers ne sont jamais éteints et le feu, pour vous, peut reprendre...⁵ »

À l'instar du même Pierre Seghers, nous pensons que tout acte de résistance à l'Occupant durant la Deuxième Guerre mondiale – comme tout acte de résistance à quelque domination que ce soit – est poétique. Sont poétiques les mots de Paul Brusson quand il parle du journal lu à Mauthausen où il apprend que son frère est champion junior de Belgique de cross-country. Est poétique l'éclat de rire des lecteurs du *Faux-Soir* le 9 novembre 1943. Est poétique le rapport sur l'infiltration du camps d'Auschwitz par Witold Pilecki, résistant polonais. Poétiques les chansons swing d'une jeunesse rebelle. Poétiques les explosifs qu'Ignace Lapiower cachait sous le lit de sa mère. Poétique la participation aux Brigades Internationales du poète peau-rouge Achille Chavée.

La poésie de Résistance a été plurielle : chrétienne et athée, communiste et nationaliste, du terroir et internationaliste, grandiloquente et gouailleuse. La question de l'engagement des poètes et de leur plume dans la résistance a fait couler beaucoup d'encre et divisé les opinions, à commencer par les leurs. Entre ceux qui ont mis leurs mots au service de la Résistance et ceux qui ont fait primer l'action directe sur l'écrit, il n'est pas ici question de trancher. Et à la question « la poésie a-t-elle pu contribuer à la résistance face à l'occupant nazi ? », nous ne chercherons pas à répondre. Quoi qu'il en soit, même si l'impact militaire de la diffusion de poèmes et autres pamphlets antinazis peut-être perçu comme inexistant, il ne faudrait pas sous-estimer l'impact psychologique de cette guérilla culturelle. Les poètes ont ainsi pu contribuer au maintien d'un esprit combattif et ras-

sembler dans un récit commun de résistance ceux qui les ont lus.

René Char représente une figure intéressante à cet égard. Engagé dans le maquis de Provence, à la tête du Service Action Parachutage dans la région des Basses-Alpes sous le nom de « Capitaine Alexandre », il se surnomme aussi « Hypnos », l'homme qui veille sur son peuple durant la nuit. Il y fait primer l'homme d'action sur le poète et se range derrière ceux qu'il appelle « les acteurs à la langue coupée ». Il continue certes d'écrire pendant la période d'Occupation mais ne publiera ses *Feuilles d'Hypnos* (écrits en 1943 et 1944) qu'en 1946. « Écrits dans le maquis par celui que l'action réclame, ils représentent, à peu de chose près le temps d'écriture consenti par le partisan au poète.⁶ » Ces écrits, il les dédie à Albert Camus, son ami proche, et partage par cette œuvre les idées développées dans *L'Homme révolté*.

Il justifie cette position en 1941 déjà : « ... Je ne désire pas publier dans une revue les poèmes que je t'envoie. (...) je te répète qu'ils resteront inédits, aussi longtemps qu'il ne se sera pas produit quelque chose qui retournera entièrement l'innommable situation dans laquelle nous sommes plongés. Mes raisons me sont dictées en partie par l'assez incroyable et

« *Disparaissez, hommes bottés, hommes de cuir,
Allez-vous en, le ciel se prend là où vous êtes* »

Pierre SEGHERS, *Paris-Pentecôte*



Aphorisme d'Achille Chavée, éd. Le Daily-Bul, 1967

détestable exhibitionnisme dont font preuve depuis le mois de juin 1940 trop d'intellectuels⁷ (...). » René Char considère comme une erreur le fait de publier sous l'Occupation, c'est l'action qui primait. Selon Jean-Michel Maulpoix, « la poésie de Char est engendrée par l'action, puis devient à son tour une forme de résistance à part entière. La guerre a détruit les sens et les valeurs des hommes, elle a inversé le cours du monde et désormais, pour être, il faut faire. Pour Char il ne s'agissait donc pas d'être résistant mais bien de faire la résistance. L'action devient alors

5. Pierre SEGHERS, *La Résistance et ses poètes (France 1940-1945)*, Présentation et anthologie, éd. Seghers, Paris, 2004 (Première édition parue en 1974), p.23.

6. Jean-Michel MAULPOIX, « Résistance de René Char : extraits », in *Pour un lyrisme critique*, éd. José Corti, 2009, consulté en ligne le 07/02/2019, http://www.maulpoix.net/Char.html#_ftn2.

7. *Ibidem*.

8. Jean-Michel MAULPOIX, « Jean-Michel Maulpoix commente "Fureur et Mystère" de René Char (Foliothèque, 1996) », in *Wikipedia* : « *Feuilles d'Hypnos* », consulté en ligne le 07/02/2019.

primordiale, elle est la traduction nouvelle d'un "je fais donc je suis".⁸ » On peut ainsi voir René Char comme un poète impliqué plutôt qu'un intellectuel engagé, ainsi qu'ont pu être définis Zola ou Sartre descendu dans les usines pour haranguer les foules.

Cet engagement du poète dans la sphère politique de ces années troublées est mis en question d'une autre manière par Benjamin Péret. En 1945, dans un pamphlet intitulé *Le déshonneur des poètes* (comme une violente réponse au recueil mentionné plus haut), il critique, loin de toute pensée complaisante, cette position du poète engagé envers une politique ou une autre et en conséquence sa mise au service d'une autre oppression qui ne dirait pas son nom : « Les ennemis de la poésie ont eu de tout temps l'obsession de la soumettre à leurs fins immédiates, de l'écraser sous leur dieu ou, maintenant, de l'enchaîner au ban de la nouvelle divinité brune ou "rouge" – rouge-brun de sang séché – plus sanglante encore que l'ancienne. (...) Mais le poète n'a pas à entretenir chez autrui une illusoire espérance humaine ou céleste, ni à désarmer les esprits en leur insufflant une confiance sans limite en un père ou un chef contre qui toute critique devient sacrilège. Tout au contraire, c'est à lui de prononcer les paroles toujours sacrilèges et les blasphèmes permanents. Le poète doit d'abord prendre conscience de sa nature et de sa place dans le monde. (...) Il sera donc révolutionnaire, mais non de ceux qui s'opposent au tyran d'aujourd'hui, néfaste à leurs yeux parce qu'il dessert leurs intérêts, pour vanter l'excellence de l'opresseur de demain dont ils se sont déjà constitués les serviteurs. Non, le poète lutte contre toute oppression, celle de l'homme par l'homme d'abord, et l'oppression de sa pensée par les dogmes religieux, philosophiques ou sociaux. Il combat pour que l'homme atteigne une connaissance à jamais perfectible de lui-même et de l'univers. Il ne s'ensuit pas qu'il désire mettre la poésie au service d'une action politique, même révolutionnaire. Mais sa qualité de poète en fait un révolutionnaire qui doit combattre sur tous les terrains : celui de la poésie par les moyens propres à celle-ci et sur le terrain de l'action sociale sans jamais confondre les deux champs d'action (...).⁹ » Benjamin Péret, « en colère contre toutes les formes de catéchismes, cléricaux ou autres, (...) s'en prenait aux rengaines et aux litanies lyriques par lesquelles Aragon et Éluard avaient cru contribuer à réparer le tissu national. Il attaquait violemment ceux qui, à ses yeux, avaient instrumentalisé la poésie, ou qui l'avaient affadie en la noyant sous les bons sentiments.¹⁰ »

De cette période de résistance à l'occupant nazi pouvons-nous sans doute retirer des pistes et autres exemples sur la question de l'engagement ou de l'implication de l'écrivain, intellectuel ou artiste. Existe-t-il en 2019 un artiste engagé qui du haut de son art nous invective pour nous mobiliser et nous inviter à agir dans le monde? Peut-être que les artistes agissent maintenant politiquement d'une autre manière. Entre un Jean-Paul Sartre et un René Char, sans doute la figure de l'écrivain et son action politique (au cœur même des luttes ou parfois en surplomb de celles-ci), sont-elles multiples et variables en fonction des personnalités, des contextes et du terrain sur lequel on lutte. L'image de l'intellectuel prenant position pour une cause est bien connue. Mais virerait-elle, depuis quelque temps, au sépia? Serions-nous passés d'une ère du porte-drapeau à



René Char et Pablo Picasso, 1965

celle de la proposition citoyenne où l'artiste n'est plus une icône à suivre mais notre égal qui tente de nous faire réagir au travers de son œuvre? D'aucuns estiment que la forme serait maintenant à l'intellectuel impliqué, celui qui vit dans le monde qu'il décrit, celui qui fait partie du problème, autant que ceux qui le lisent, l'écoutent ou le regardent. « Cette implication est celle de l'observateur, du piéton, du citadin, de l'usager, du voyageur parmi d'autres et qui fait corps avec tous. Elle renverse littéralement l'attitude de surplomb propre à l'écrivain engagé (...)¹¹ »

Toujours est-il que si combats il y a eu et aura toujours à mener, la question d'Hölderlin « pourquoi des poètes en temps de détresse? » restera sans doute ouverte et trouvera autant de réponses qu'il y a de manières de s'insoumettre, de terrains pour lutter et d'imaginaires collectifs à mobiliser. ■■■

9. Benjamin PÉRET, *Le déshonneur des poètes*, éd. Mille et une nuits, Paris 1996, pp. 8-10.

10. Jean-Michel MAULPOIX, « Résistance de René Char », *op. cit.*

11. Bruno BLANCKEMAN, « De l'écrivain engagé à l'écrivain impliqué : figures de la responsabilité littéraire au tournant du XXI^e siècle », in Catherine BRUN et Alain SCHAFFNER (dir.), *Des écritures engagées aux écritures impliquées. Littérature française (XX^e et XXI^e siècles)*, éd. universitaires de Dijon, coll. Ecritures, Dijon, 2015, p. 163.

2. Le sensible et le rationnel

Deux versants à notre conscience

L'exercice de la raison, du libre examen et de notre pensée critique est, sans nul doute, un bien précieux de notre humanité et doit être alimenté, construit, encouragé et sans cesse entretenu. Cette part de notre conscience qui utilise les outils de la pensée logique et déductive (elle-même respectant un certain nombre de lois et de règles) est, pour Jean Onimus, le « pays des idées claires et distinctes » et s'exprime dans un langage qualifié de prosaïque, la prose¹², qui est la forme ordinaire du discours oral ou écrit.¹³ Celle-ci cherche à comprendre, à expliquer, à solutionner les phénomènes observés, en les scindant, analysant et déconstruisant, en les triant et les catégorisant. Elle peut aussi tenter de les contrôler, d'agir sur eux. La pensée rationnelle traditionnelle tend en effet à fonctionner sur le mode de la réduction des choses à des parties, à des morceaux de réel.¹⁴ Ce versant de notre conscience est présenté comme le champ d'action de l'intelligence, c'est-à-dire de la propension à connaître, à comprendre. Domaine du raisonnement critique, il a comme finalité potentielle, la recherche de la vérité (pour autant qu'il en existe une) et de ce qu'on appelle le progrès. Edgar Morin dégage lui aussi ce « langage rationnel, empirique, pratique, technique », qui « tend à préciser, dénoter, définir [et] s'appuie sur la logique et (...) essaie d'objectiver ce dont il parle.¹⁵ » Dans notre société occidentale et matérialiste, elle apparaît comme le mode de raisonnement dominant, voir, pour certains, le seul autorisé.

Mais notre conscience n'est pas faite que de ce versant-là. Il en existe un autre qui, s'il n'est certes pas dénué de rationalité et certainement pas d'intelligence, est avant tout le fruit de notre faculté de sentir, de ressentir, de jouer, d'imaginer, de créer. Jean Onimus définit ainsi le poétique par opposition au rationnel, au prosaïque, tout en considérant les deux comme nécessaires à la conscience humaine. Le poétique constitue pour lui le « versant ombreux auquel on accède quand le travail s'interrompt, quand on peut rêver, contempler, se livrer aux suggestions de l'imagination, prendre possession de soi et se développer librement ».¹⁶ Le poète se défait alors des abstractions et des concepts opérationnels et utilitaires pour relier les parties séparées, pour se relier à l'expérience directe et concrète de soi, de l'autre et du réel, pour poser des questions

12. Nous n'oubliions certes pas la riche et foisonnante production poétique écrite en prose mais la question de la poésie d'un point de vue formel n'est pas ici au centre de notre propos.

13. Jean ONIMUS, *Qu'est-ce que le poétique?*, éd. POESIS, 2017, p.19. Dans ce livre, Jean Onimus développe longuement ce qu'il entend par « poétique » en l'opposant, parfois de façon trop radicale selon nous, au « prosaïque ». Nous ne partageons pas toutes ses positions mais son propos général nous semble intéressant pour alimenter notre réflexion.

14. Écueil que tentent d'éviter les courants de la systémique et de la pensée complexe développée entre autres par Edgar Morin.

15. Edgar MORIN, « L'homme habite poétiquement et prosaïquement à la fois », in Frédéric BRUN (éd.), *op. cit.*, p.264.

16. Jean ONIMUS, *op.cit.*, p.19.

« À la fin de chaque vérité, il faut ajouter qu'on se souvient de la vérité opposée. »

Blaise PASCAL

là où trop de réponses ont fermé les portes, là où trop de théories ont obstrué la rencontre inattendue avec le réel. Edgar Morin ne dit pas autre chose quant à ces deux états : « Je ne dirais pas que l'un est vrai et l'autre est faux, mais effectivement, à ces deux états correspondent deux êtres en nous. (...) Poésie-prose, tel est le tissu de notre vie. (...) Nous avons donc cette double existence, cette double polarité, dans nos vies. »¹⁷

André Breton écrit pour sa part : « Je n'ai jamais éprouvé le plaisir intellectuel que sur le plan analogique. Pour moi, la seule *évidence* au monde est commandée par le rapport spontané, extra-lucide, insolent qui s'établit, dans certaines conditions, entre telle chose et telle autre, que le sens commun retiendrait de confronter. Aussi vrai que le mot le plus haïssable me paraît le mot *donc*, avec tout ce qu'il entraîne de vanité et de délectation morose, j'aime éperdument tout ce qui, rompt d'aventure le fil de la pensée discursive, part soudain en fusée illuminant une vie de relations autrement féconde (...).¹⁸ »

Une question de langage

Cette question de comment s'organise notre



(CC) Portrait d'Edgar Morin, Thierry Ehrmann, Musée L'Organe

conscience passe inévitablement par celle du langage. Dans de nombreux écrits, Jean-Pierre Siméon défend ainsi une langue imagée constamment réinventée contre le langage de la vérité qui est pour lui une « langue de signification minimale et consensuelle qui clôt le sens », « langue de bas étage (distinguée ou triviale, discours politique ou micro-trottoir, langue d'expert ou de la rue, peu importe, elle est de la même nature et de la même logique) où la montagne ne dépasse jamais du mot qui la désigne¹⁹ ». Percevant la poésie comme une insoumission radicale au « carcan des conformismes et

17. Edgar MORIN, *op.cit.*, p.265.

18. André BRETON, « Faire entrevoir et valoir la vraie vie absente », in Frédéric BRUN (éd.), *op. cit.*, p.193.

19. Jean-Pierre SIMÉON, *La poésie sauvera le monde*, éd. Le Passeur, 2016, p.32.

20. *Idem*, Extrait du quatrième de couverture.

consensus en tous genres », il voit en elle le moyen d'accéder à « une langue insoumise qui libère les représentations du réel » et d'ainsi « trouver les voies d'une insurrection de la conscience »²⁰. La poésie permet d'abord pour lui un pas de côté par rapport à notre approche du réel et au langage d'évidence qui dit celle-ci. Il est donc fondamental à ses yeux que nous questionnions à la fois notre position et notre langage, ce que nous pourrions, semble-t-il, faire avec le concours de la poésie. Car « la poésie relève d'abord d'un principe premier et fondateur d'incertitude. Elle est donc d'abord un scepticisme, (...) une quête de l'ouvert qui récuse l'immobilisation tant dans le pessimisme arrêté que dans l'optimisme béat. Elle naît du pressentiment que toute vue des choses, toute nomination, tout concept, toute définition, pour indispensables qu'ils soient, tendent à clore le réel et à en limiter la compréhension. Là où l'histoire humaine, par nécessité, organise, classe, catégorise, fixe et ordonne, elle récuse la segmentation et l'immobilisation du sens. Tout poème est un démenti à la donnée immédiate et objective puisqu'il se donne pour fonction de rendre sensible, donc perceptible, ce que l'évidence obnubile. » Ainsi, pour Jean-Pierre Siméon, « la poésie illimite le réel » ce qui la rend « inquiétante ». Inquiétude dans laquelle il perçoit « une sauvegarde puisqu'elle objecte à toute pensée arrêtée, à l'insolence des certitudes, au figement des dogmes, aux absolutismes et fanatismes subséquents ».²¹ Il couple cette haine du confus à une haine du vide et de l'inconnu contre lesquels notre langage serait en devoir de nous prémunir. Sans donc renier le caractère inévitable et indispensable de l'approche logique et rationnelle du réel, il invoque l'urgente nécessité d'accueillir en nos consciences les ombres, doutes, incertitudes et autres contradictions du réel grâce aux outils de la poésie. Car, « telle est [pour lui] la supercherie de nos démocraties : elles tiennent le citoyen informé comme jamais mais dans une langue close qui, annihilant en elle la fonction imaginante, ne lui donne accès qu'à un réel sans profondeur, un aplat du réel, un mensonge. »²²

Jean-Pierre Siméon oppose en outre la poésie qui garde nos récits ouverts à la narration systématique de nos vies, à un storytelling, sorte de « narratif totalitaire » qu'il repère dans absolument toutes les sphères de nos vies (comment nous nous racontons, nous-même et nos proches – naissance, maladie, réussite, échec, souvenirs en tout genre –), dans les « informations », des élections aux guerres en passant par le sport, mais aussi dans la télé-réalité ou encore la publicité. Tout cela est pour lui « un formidable instrument de conformité » et « modélise les affects et les comportements » jusque dans les plus intimes d'entre eux (sexualité, alimentation, etc.). « Nous préférerons toujours à la réalité sa fable puisqu'elle nous divertit, proprement nous détourne de sa complexité. »²³



Graffiti de Miss.Tic, Paris, 2016

Raison et imagination

On peut se demander si, derrière la (sur)valorisation du versant prosaïque de notre conscience et du langage qui le dit, il n'est pas en fait question d'une valeur élevée au rang d'horizon indépassable du fonctionnement humain dans notre culture occidentale : le rationalisme, selon lequel toute connaissance certaine vient de la raison.

Sur un tout autre terrain que celui qui nous occupe ici, la journaliste Mona Chollet, met, elle aussi, en questionnement l'omnipotence de la rationalité et du discours qui la porte : « Je formule et reformule sans cesse une critique de ce culte de la rationalité (ou plutôt de ce qu'on prend pour de la rationalité) qui nous paraît si naturel que nous ne l'identifions souvent même plus comme tel. Ce culte détermine à la fois notre manière d'envisager le monde, d'organiser la connaissance à son sujet, et la façon dont nous agissons sur lui, dont nous le transformons. Il nous amène à le concevoir comme un ensemble d'objets séparés, inertes et sans mystère, perçus sous le seul angle de leur utilité immédiate, qu'il est possible de connaître de manière objective et qu'il s'agit de mettre en coupe réglée pour les enrôler au service de la production et du progrès. Il reste tributaire de la science conquérante du XIX^e siècle, alors que, depuis, la physique quantique est venue jeter le trouble dans cet optimisme, pour ne pas dire dans cette arrogance. Elle nous parle plutôt d'un monde où chaque mystère élucidé en fait surgir d'autres et où, selon toute vraisemblance, cette quête n'aura jamais de fin (...). Le physicien Bernard d'Espagnat²⁴ estimait que, compte tenu de la résistance à la connaissance ultime qui semblent désormais présenter la matière et le monde, il n'est pas absurde de s'en remettre à l'art pour nous donner des aperçus fugitifs de ce qui échappera toujours à notre entendement (...).²⁵ »

Mona Chollet poursuit en avançant son « malaise face à la civilisation dans laquelle nous baignons ; face à son rapport au monde conquérant, tapageur, agressif ; face à sa croyance naïve et absurde dans la possibilité de séparer le corps de l'esprit, la raison de l'émotion ; (...) face à son intolérance à l'ombre,

21. *Idem.*, pp.26-27.

22. *Idem.*, p.33.

23. *Idem*, pp.42-43.

24. Physicien français qui a consacré une grande partie de sa carrière aux notions de réel et de réalité et par là aux enjeux philosophiques de la mécanique quantique.

25. Mona CHOLLET, *Sorcières. La puissance invaincue des femmes*, éd. Zones – La Découverte, Paris, 2018, pp.186-187.

au flou, au mystère; face à l'impression générale de marchandisation morbide qui s'en dégage²⁶ ».

Le travail de quelqu'un comme Gaston Bachelard (1884-1962), philosophe des sciences et épistémologue, qui a enseigné la physique et la chimie et consacré une grande partie de sa vie à étudier les liens entre imaginaire et rationalité, entre littérature et science, montre combien l'imaginaire et la rêverie poétique sont une source foisonnante de découvertes scientifiques et une porte d'entrée pour l'étude phénoménologique des éléments tels qu'ils se manifestent à nous.²⁷ Une autre voie vers la connaissance aurait-elle été négligée par notre rationalisme triomphant? Et en effet, comment imaginer se passer de l'imaginaire qui, comme l'art qui s'en nourrit, permet l'émergence des idées et des sorties de pistes parfois salvatrices? Pour Bachelard, « le poète sera toujours plus suggestif que le philosophe. Il a précisément le droit d'être suggestif. Alors, suivant le dynamisme qui appartient à la suggestion, le lecteur peut aller plus loin [...]. » À l'inverse du philosophe, avec le poète « l'image n'est plus descriptive, elle est résolument inspirative ». Une autre voie dont nous aurions peut-être avantage à nous inspirer davantage...

Ainsi, d'autres visions du monde nous parviennent, d'autres accès à une autre connaissance, à une autre humanité, qui nous parlent de l'imagination, des rêveries, de la magie, des morts, des sorcières, des arbres, des remèdes, des esprits, ou encore du sacré et... de la poésie. Elles existent, émergent parfois avec force et circulent, peut-être bien de plus en plus, et ce non pas dans le seul monde des romantiques, doux rêveurs, guérisseurs ou autres représentants de l'ésotérisme. Cette littérature ne souffre d'ailleurs en rien d'un déficit de rationalité. On la trouve ainsi (s'il faut s'en rassurer) dans les hauts lieux de la rationalité, universités, presse très sérieuse et autres milieux animés par le libre examen, n'en déplaise parfois à certains. Tous ces pans de la connaissance, toutes ces façons d'envisager le réel qu'on s'est employés à dominer par notre raison, se trouvent souvent renvoyés soit au monde des petits enfants - ces êtres pas encore considérés comme citoyens -, soit à celui de ceux grossièrement qualifiés de fous ou d'imbéciles s'ils ont atteint l'âge adulte et depuis longtemps « l'âge de raison » comme on dit. Et c'est bien d'une domination dont il s'agit. Celle de la rationalité absolue, toute puissante, seule capable de mener l'humanité vers le « progrès », et qui ne peut souffrir l'indéterminé, l'obscur, l'insaisissable ou le sentimental, bref toutes ces choses qui échappent au contrôle et parfois à l'entendement. Le problème n'est donc pas l'exercice même de la raison, qui nous est nécessaire, mais son refus, trop récurrent, d'envisager les autres chemins pour aborder le réel. Il s'agit donc de prendre avec nous les deux pans de notre conscience, le sensible et le rationnel, qui font de nous ce que nous sommes, c'est-à-dire des êtres humains.



Collectif Auto Média étudiant, Toulouse, 27 janvier 2019

26. *Idem*, pp.187-188.

27. Voir à ce sujet des livres comme *La poétique de la rêverie* (1960), *La poétique de l'espace* (1957), et chacun de ses travaux sur les quatre éléments (*Psychanalyse du feu*, *L'Eau et les rêves*, *L'Air et les songes*, etc.)

28. Gaston BACHELARD, *La poétique de l'espace*, éd. Presses Universitaires de France, coll. Quadrigé, Paris, 2012, p.63.

3. Contre l'esprit de sérieux : « le sentiment du oui »

Une femme est là à l'arrêt du bus et semble essayer de caresser des pigeons en souriant. On dirait une enfant. D'aucuns la croiront cinglée ou simplement stupide. Peut-être, si elle avait été une enfant, les gens auraient été attendris ou auraient ri, regardant avec un certain mépris ce que seule l'enfance semble autoriser. D'autres peut-être (peu sans doute) y verront du poétique, une sorte d'accord profond avec les choses telles qu'elles nous touchent, telles qu'on a envie de les voir, dans une spontanéité absolue.

Le poète n'exprime-t-il pas lui aussi cet accord spontané, enfantin, qui vit peut-être plus que d'autres suivant ses perceptions ? On peut s'interroger sur le processus qui met à distance les fous, les marginaux, les gens « bizarres » mais aussi les enfants, de ceux que l'on pourrait qualifier d'êtres de décision, de raison, et on pourrait transposer ce questionnement au poète qui a, lui aussi, été quelque peu repoussé aux frontières de notre société ? Il suffit d'ailleurs que vous parliez de poésie en société... hormis dans certains lieux spécifiques, vous risquez fort de susciter au mieux une indifférence teintée de mépris, au pire, rires, moqueries ou autres disqualifications sans même avoir avancé la moindre tentative de développement, sans compter le caractère élitiste, entretenu ou involontaire, que recèle un certain milieu de la poésie. Pourquoi cette disqualification, cette mise en altérité si forte du poète ? Comme s'il devenait impossible de le prendre en compte dans nos catégories, au même titre que vous auriez menuisier, instituteur, boulanger, chauffeur de bus²⁹ ?

Alors, le poète peut-il être le signe d'une insoumission au vaste processus d'uniformisation et de mis en conformité qui nous fait tous rentrer dans des cases les plus claires et univoques possibles ? Est-il critiqué, moqué, mis à l'écart, pour cette espèce de folie apparente, pour son « manque de sérieux » ? N'est-il pas alors un insoumis à cet « esprit de sérieux » qu'on attend tant de nous en toute situation et qui nous déconnecte de préoccupations plus enfantines, plus perceptives, plus humaines en fait ?

Jean-Pierre Siméon, précédant les railleries et autres sarcasmes sur son affirmation « La poésie sauvera le monde, si rien le sauve » a d'ailleurs pris ses précautions dès la première page de son livre : « Prétendre, pensez donc, une chose pareille, que la poésie sauvera le monde s'il peut l'être, fera d'autant plus s'esclaffer les esprits sérieux que c'est justement leur esprit de sérieux, emblème de la dernière modernité (on sait que

« Vous voulez savoir à quoi ça ressemble un poète ? Mon Dieu, à rien en particulier ! (...) Des rêveurs ? Des songeux, des vagabonds, des pas-comme les autres, qui marchent sur les eaux ou qui volent dans les nuages avec les oiseaux et les anges ? Alors là, non, faites excuse, mais vous n'y êtes pas du tout. Un poète, ça fait ses courses et ça a mal aux dents, ça se soucie du chômage et du sida. »

Jean-Pierre SIMÉON, *Aïe ! Un poète*

les modernités se suivent et se ringardisent mutuellement), qui a frappé d'interdit toute visée poétique autre que l'esthétisation du négatif, témoin, paraît-il, d'une lucidité enfin conquise sur cinq mille ans d'enfantillages humanistes.³⁰ Il continue : « L'esprit de sérieux contemporain qui a patiemment déconstruit le mythe de l'homme humain pour prouver et reprover l'inhumanité de l'homme sans jamais marquer le désir de rien reconstruire, ne nous laisse en partage en effet que le ricanement et le définitif désarroi. Julien Gracq³¹ avait vu juste quand il annonçait dès 1980, certainement pas comme d'autres pour s'en réjouir, l'extinction de la poésie parce qu'il pressentait l'extinction de ce qu'il nommait le "sentiment du oui" à quoi toute poésie est par principe adossée, fût-elle l'expression d'un désespoir, d'une révolte ou d'un refus majeur. » Contre les esprits chagrins, il n'est d'ailleurs pas inutile de se rappeler la phrase d'Adorno, « écrire un poème après Auschwitz est barbare », phrase qui a été instrumentalisée et utilisée comme un poncif. Or, ce que disait Adorno ne témoignait pas d'une impossibilité absolue, mais d'une impossibilité d'écrire un poème, de faire de l'art après Auschwitz sans en tenir compte, en oubliant, en occultant le pire dont l'humain était capable. Nous savons par ailleurs combien la poésie était possible à Auschwitz même, et ailleurs dans les lieux de la barbarie nazie, et combien elle a permis à certain de tenir et de garder vivantes leur humanité et leur force créatrice. Cela nous permet de nous rappeler que Charlotte Delbo, elle-même déportée à Auschwitz, réclamait une langue poétique pour donner à voir la douleur, l'horreur, la sensation, face à l'impuissance de la description à rendre compte des souffrances infligées et endurées.

Quand il parle de ce qu'il appelle l'« état poétique », Edgar Morin valorise, lui aussi, cette façon d'être au monde en accord avec cette part de nous-mêmes. Il y voit ce quelque-chose qui nous soulève, une ardeur, un élan, ce qui « nous met dans un état second très particulier, une sorte d'état qui comporte émerveillement, une jouissance particulière de l'esprit et qui réveille en vous une force extraordinaire ». Il avance : « Vivre poétiquement, c'est quand même je crois la chose qui justifie l'existence. Tellement d'êtres humains sont condamnés à n'avoir que quelques moments fugitifs de poésie dans la vie et à être asservis à des tâches prosaïques que vraiment on peut dire que c'est une revendication anthropologique et presque politique aujourd'hui. (...) une capacité de regarder le monde où on est, avec cet autre regard ». « Bien entendu, il ne faut pas [dit-il] verser dans l'euphorie et dire qu'on peut vivre dans l'enchantedement. (...) Je conçois au contraire que c'est parce qu'on puise des forces, des énergies dans l'état poétique, dans l'émerveillement et dans l'amour qu'on a la force de se révolter contre les ignominies et les horreurs de ce monde. »



Graffiti, Liège, rue Hors-Château, 9 janvier 2019

29. Voir à ce sujet, le film, très poétique, de Jim Jarmusch, *Paterson* (2016), sur le quotidien ordinaire d'un poète chauffeur de bus.

30. Jean-Pierre SIMÉON, *La poésie sauvera le monde, op. cit.*, p.11-12.

31. Ecrivain français (1910-2007).

32. *Idem*, pp.13-14.

33. Edgar MORIN, Pierre KERROC'H, « Vivre poétiquement : interview d'Edgar Morin », in *Cinemagie creations*, consulté en ligne le 07/02/2019, <https://www.youtube.com/watch?v=Dy3S3z1D8Go>.

4. Un art de la perception

Pour l'écrivain belge Jacques Sojcher³⁴, « la poésie est peut-être une attention extrême à ce qui est, le souci du réel. (...) Du milieu de notre temps de machines, de mannequins, de spectres et de monstres, le poète veille à ce que la mesure cachée ne disparaîsse pas complètement, il refuse d'abandonner devant l'oubli (et l'oubli même de l'oubli), il lui oppose non un savoir, une doctrine, une idéologie, simplement un élan (...) l'entre-deux d'une certitude (...) et d'une incertitude qui n'est pas désespoir mais ouverture (...). »³⁵

Insoumission à ce qu'on nous enjoint de faire, la plupart du temps. Insoumission à comment on s'adresse à nous, en général, à qui on s'adresse en nous quand on s'adresse à nous. Insoumission à ce qu'il est « convenu » de faire dans telle ou telle situation. « Quelle est donc concrètement cette position éthique, ce rapport à soi et au monde, qui est sans doute à l'origine de tout geste artistique (...) et dont la poésie est depuis les temps immémoriaux l'universel témoin ? » Serait-elle : « l'exact contraire de ces « manières de vivre » que les sociétés actuelles érigent en modèle impératifs »³⁶ ? Le poète français Yves Bonnefoy observe d'ailleurs combien la place consentie à la poésie dans l'espace de la culture est « toujours plus restreinte et plus marginale parce qu'elle gêne de trop puissants intérêts, ceux de l'idéologie, par exemple, ceux surtout de ces commerçants qui veulent que l'on ait le désir d'avoir et non celui d'être »³⁷.

Dans le même temps, comme une nuance à l'insoumission, la poésie n'est-ce pas accepter les choses en les regardant mieux. N'est-ce pas d'abord un regard, parfois décalé, sur des choses ordinaires pour nous apprendre à les voir autrement que de la manière dont il nous est communément enjoint de les regarder ? En cela, la poésie nous apparaît comme une attention aux choses, à ce qui est, à nous comme nous sommes, aux autres comme ils sont mais comme on ne le voit pas ou plus parce que le temps, la facilité, l'habitude, une certaine idéologie nous ont appris à faire autrement. N'est-ce pas percevoir une brèche dans l'interprétation qu'on nous donne des choses pour apprendre qu'il y a autre chose et plus, que le réel n'est jamais aussi fini qu'on nous le dit. Peut-être nous donne-t-elle l'opportunité de faire résonner les choses autrement. Cette attention accrue à ce qui est ne serait-elle pas une forme de résistance que nous pouvons adopter face à la vitesse, au manque de convivialité, au règne de la consommation, de l'obsolescence, de l'indifférence, de l'impatience ?

À titre d'exemple, en Occident, le haïku n'est-il pas une poésie profondément insoumise à l'ordre de notre temps, l'expression d'un état d'esprit qui à la fois accepte l'impermanence de toute chose et en reconnaît parallèlement tant la singularité que le caractère ordinaire et quotidien. Jean Onimus voit une « joie spirituelle » animer cette poésie du haïku. « Elle résulte d'un

accord profond, parfois très chèrement et lentement acquis, de la conscience avec le réel. D'où une participation béatifiante aux rythmes de la nature, aux antipodes de l'impatience moderne et de notre rage à forcer les choses, à les soumettre aux emprises techniques. »³⁸ Le haïku, s'il peut sembler un peu mièvre de prime abord, concentre en réalité cette attention accrue aux choses qui est un des traits de caractère de la poésie et qui peut sans nul doute constituer une base à l'insoumission à tout ce qui nous est donné pour vrai tant dans nos comportements que dans nos modes de pensée.

La poésie serait ainsi une présence totale aux choses, l'inverse d'une évasion, l'expérience vécue, tout en donnant à voir plus et autre chose, l'un n'empêchant pas l'autre. Proposant un ancrage, « le seul souci des poètes, c'est la confrontation à la réalité ». « Loin d'être l'évasion et la fuite, [la poésie] constitue l'invasion du réel par le regard du poète. Elle est l'écho des conflits que l'on éprouve en soi dans l'épreuve du réel, au cœur de nos peurs, de nos désarrois, de nos inquiétudes, de nos doutes. (...) La poésie nous propose, à travers la langue, de saisir la réalité dans sa complexité la plus grande. »

Dans un style et une approche diamétralement opposés au haïku, les poèmes de Charles Bukowski peuvent être perçus comme une présence aux choses concrètes, telles qu'elles sont, radicalement ordinaires et parfois terribles, voir sordides, sans jugement, sans morale, une poésie « calée dans la quotidienneté ». On a aussi vu naître cette poésie de l' « ici et maintenant », quand étant là où on est, parfois enfermé, on reconnaît cet état mais c'est comme si l'esprit cherchait à tout prix à garder sa conscience libre et vivante. Ainsi le poète turc Nazim Hikmet emprisonné pendant plus de 15 ans pour son engagement communiste et qui a utilisé sa poésie pour formuler une critique sociale de son pays, a pu livrer des vers d'une incroyable simplicité, qui donne à voir un quotidien emprisonné et devant lequel le poète marque une sorte d'état de fait :

*« Voilà sept ans que nous nous fixons
les yeux dans les yeux
cette montagne et moi.
Et nul ne bouge ni elle
ni moi. »*

Écrits derrière les barreaux, ces vers nous donnent à voir, « lorsque nous fermions les yeux, le paysage hikmetien qui s'impose à nous, (...) cette vue du mont Uludag que le poète avait de la fenêtre de sa prison de Brousse (...). Cet extrait du poème *À propos du mont Uludag* vaut cent longs récits de captivité. Tout y est : rapports de force, immobilité imposée, insoumission du regard et foi latente en la libération (de celles qui soulèvent les montagnes). »



Graffiti, Paris, rue de la Roquette, novembre 2013

34. Écrivain belge francophone, fut professeur de philosophie et d'esthétique à l'Université libre de Bruxelles.

35. Jacques SOJCHER, « Une attention extrême à ce qui est, le souci du réel », in Frédéric BRUN (éd.), *op. cit.*, p.221.

36. Jean-Pierre SIMÉON, *La poésie sauvera le monde*, *op. cit.*, pp.23-24.

37. Yves BONNEFOY, « Réintensifier l'être au monde », in Frédéric BRUN (éd.), *op. cit.*, p.225.

38. Jean ONIMUS, *op. cit.*, p.81.

39. Jean-Pierre SIMÉON, Célia GALICE (collab.), *La vitamine P. La poésie, pour quoi, pour qui, comment ?*, éd. Rue du monde, coll. Contre-allée, 2012., pp.37-41.

40. Étienne ORSINI, « Nâzim Hikmet : ne pas se rendre », in *Ballast*, consulté en ligne le 07/02/2019, <https://www.revue-ballast.fr/nazim-hikmet-ne-pas-se-rendre/>.

5. L'attention, la présence à soi pour s'insoumettre

Cette question de l'attention a également été pensée, certes loin de toute réflexion sur la poésie, dans ce qu'elle peut nous apporter de secours pour tenter de mieux vivre ensemble. Et il nous semble qu'il n'est ni farfelu, ni inutile, de convoquer brièvement quelques réflexions à même de nourrir notre propos.

Ainsi, le philosophe-mécano, Matthew B. Crawford, après un livre qui questionnait le travail manuel et le souhait de sa revalorisation pour renouer avec la réalité sensible des choses, a exploré, dans son second ouvrage *Contact : Pourquoi nous avons perdu le monde, et comment le retrouver*, la question de « l'attention comme bien commun »⁴¹. Il s'agit pour lui de « ce que nous nous devons les uns aux autres »⁴². Partant du constat que nous avons perdu le monde, il s'emploie à nous fournir des pistes pour le retrouver et renouer le contact avec lui. Il développe ainsi une réflexion autour de la question de l'attention dans notre manière d'habiter le monde. Constatant l'invasion de la publicité dans absolument tous les espaces laissés vides de notre quotidien, des tapis roulants des aéroports, aux grands et minuscules écrans disséminés dans tous les espaces publics et privés, en passant par les espaces auditifs et même olfactifs, il dénonce le fait que notre attention est en permanence capturée par des messages qui nous contraignent et dont la finalité est majoritairement la consommation. Pour lui, « la dernière grande découverte du capitalisme, c'est que plus que dans une économie de l'information, nous vivons dans une économie de l'attention, du moins si on applique le terme «économie» à tout ressource rare et donc précieuse. »⁴³ Car « si la notion de ressource collective convient bien au phénomène de l'attention, [dit-il], c'est d'abord parce que l'empîtement des intérêts privés sur notre conscience passe le plus souvent par l'appropriation de notre attention dans les espaces publics, et ensuite parce que nous devons à nos semblables un minimum d'attention et de préoccupation éthique⁴⁴ ». La publicité n'est néanmoins pas la seule responsable, il s'agit pour lui, d'un réel « problème culturel » qui se traduit notamment par une pensée fragmentaire, une atmosphère de distraction généralisée, des sollicitations permanentes, etc. Or, pour lui l'attention dont nous disposons l'est en quantité limitée, il est donc question de la protéger. Sa défense du concept d'« attention comme bien commun », passe, par exemple, par le fait de ne pas être soumis à des interpellations automatiques ou encore par la démocratisation du silence qui nous donne la capacité de penser (et qui ne doit dès lors pas être un

luxe mais une possibilité pour chacun). L'attention, la pleine présence aux autres, apparaît donc sous ce jour comme une dimension de la démocratie.

Dans un autre registre mais éclairant selon nous une autre face du problème, Michel Terestchenko, tout au long de son livre, *Un si fragile vernis d'humanité*, se questionne sur la capacité de l'être humain à adopter des comportements altruistes ou à l'inverse des comportements de passivité et de destruction. Il en veut pour exemples de nombreuses situations tirées de l'histoire, notamment des circonstances de la Deuxième Guerre mondiale. Il tend à montrer combien est « stérile l'opposition entre tenants de la thèse de l'égoïsme psychologique et défenseurs d'un altruisme sacrificiel. » Pour lui, « ce n'est pas par «intérêt» qu'on tue ou qu'on torture. Ni par altruisme qu'on se refuse à l'abjection ». Pour lui, les conduites de destructivité, de soumission à l'autorité, de conformisme de groupe ou de passivité face à des situations de détresse doivent être analysées à la lumière d'un autre paradigme : celui de l'absence ou de la présence à soi.

Dans sa conclusion, il dit ceci : « Que les individus puissent accepter d'être ravalés au rang de pantins dociles, deviennent des «poupées de chiffon» (...), dans des circonstances où ne pèsent pas sur eux des menaces aussi réelles et pressantes [entendu celles qui pouvaient peser dans un *Lager* nazi ou dans un *Goulag* soviétique]⁴⁵, est une des conclusions les plus attristantes de ce livre qui atteste de la fragilité de l'identité humaine, de la propension du plus grand nombre à se soumettre aux ordres d'une autorité cruelle, lors même qu'elle n'exerce sur eux d'autres pressions que celles qui résultent de la légitimité qu'ils lui accordent. Inutile donc de se placer dans les pires conditions pour saisir la propension ordinaire des êtres humains à oublier, en certaines circonstances, les principes et les règles de morale élémentaire qui devraient les porter à plus de résistance, les rendre tout de même moins accommodants face aux ordres destructeurs. En cette propension à la passivité, à la docilité, à l'avilissement, dont les effets malfaisants n'ont pas besoin d'être mis au compte d'une intention de nuire, d'une volonté délibérée de faire le mal, se révèle l'aisance avec laquelle ils sont parfois conduits à s'absenter d'eux-mêmes. »⁴⁶ Michel Terestchenko voit en cette absence à soi la raison première à de nombreux comportements de mise en souffrance ou d'indifférence. Il va plus loin en disant que « c'est en nous-mêmes originairement que se trouve la potentialité de l'aliénation, et cette potentialité est séduisante parce que, précisément, elle nous délivre du fardeau de la responsabilité de nos actes, d'avoir à rendre compte de ce que nous sommes et de ce que nous faisons »⁴⁷. Il oppose à cette absence à soi de « poupée de chiffon », « la présence à soi » qu'il définit comme « une «réserve intérieure» (...), une « noblesse d'âme », faite de courage, de lucidité, d'esprit de résistance, quelque chose en l'être de farouche et de bon et qui refuse de se soumettre, d'«inéducable» (...). D'absolument individuel. Qui place la fidélité à soi, à ses valeurs, à ses convictions plus haut que la quête du bonheur ou la défense de ses avantages particuliers »⁴⁸. « Ce que

45. NDLR

46. Michel TERESTCHENKO, *Un si fragile vernis d'humanité*, éd. La Découverte, 2005, p.288.

47. *Idem*, p.289.

48. *Idem*, pp.289-290.

49. *Idem*, p.292.

41. Matthew B. CRAWFORD, *Contact : Pourquoi nous avons perdu le monde, et comment le retrouver*, éd. La Découverte, 2016, p.17.

42. *Idem*, p.25.

43. *Idem*, pp.11-12.

44. *Idem*, p.26.

montre de façon saisissante l'analyse des conduites de destructivité, c'est que se manifeste chez les êtres humains, *dans certaines circonstances* – et cette nuance est capitale – une propension à ne pas agir en accord avec les sentiments de bienveillance et les principes éthiques qui les animent dans la vie ordinaire. En remontant de causes en causes, nous avons mis en évidence le facteur qui est, à nos yeux, l'une des raisons principales qui expliquent pourquoi les hommes deviennent le jouet de facteurs qui les transforment parfois en exécuteurs d'ordres cruels : leur incapacité à se poser comme sujets conscients, libres et autonomes, et qui agissent dans ce que nous appelons «la présence à soi». »⁴⁹

Être présent à soi, c'est-à-dire en dialogue avec son intériorité et avec une certaine conscience des choses

qui se déroulent en soi et hors de soi mais aussi en étant connecté aux principes que l'on défend, serait-il possible que cela constitue un rempart à une certaine indifférence ambiante? Cela se pourrait-il qu'être plus présent à nous-mêmes et aux choses qui nous entourent nous rendent plus altruistes ou plus humains? Or, la poésie en tant que regard, à travers soi, sur les autres et le monde, passe nécessairement par l'attention, par une présence pleine à ce qui est, par ce quelque chose « qui refuse de se soumettre », comme un supplément de conscience à exercer...



Pochoir, Liège, Au Pérî, 24 février 2018

III. Pour un supplément d'humanité

Nous rendre plus humains... dans le fond, ne serait-ce pas cela qui relie toutes ces propositions sur la poésie? Cette insoumission par la poésie, n'est-ce pas ce supplément d'humanité qui nous aide à lutter contre tout ce qui la réduit? : le temps qui presse, l'argent qui divise, le langage univoque, la consommation effrénée, l'exploitation invisible, la déshumanisation ordinaire, le pouvoir qui aveugle... Prendre le temps de regarder et de dire le réel sans craindre d'affirmer une chose et son contraire, et se trouver simplement humain avec son ressenti et ses perceptions, sur un pied d'égalité parce que la poésie n'est peut-être que ce partage d'une commune humanité dont il faut prendre soin. « Car il n'y aura pas d'avenir humain sans l'humain... [dit Siméon]. Or, plus encore que les équilibres économique et financier, ce qui est en péril dans notre société, c'est l'humain, autrement dit ce qui fonde notre humanité : une conscience ouverte, la relation confiante à l'autre, la volonté d'un mieux-être individuel et collectif. La poésie est cette école d'humanité. Elle est à la portée de tous, l'occasion d'une compréhension dynamique du monde qui nous entoure et du monde que chacun est à lui-même. (...) Je crois que la poésie sous toutes ses formes est le lieu où s'élaborent, dans le questionnement têtu, les raisons et les fins de notre humanité fragile. Derrière l'écran de l'actualité, de l'événement, des circonstances locales ou historiques, il y a la commune humanité et ce qui la constitue depuis toujours : ses inquiétudes, ses désirs, ses peurs, ses joies intenses et ses défaites, ses fatigues comme son appétit de vivre et sa curiosité insatiable. Oui, l'humain, par bonheur, est complexe et la poésie est comme l'éloge de cette complexité. »⁵⁰ Christian Bobin, pour sa part, ne dit pas autre chose : « il s'agit juste d'une manière humaine d'habiter le monde. Parce que dire habiter poétiquement le monde ou habiter humainement le monde, au fond, c'est la même chose ».⁵¹ Les poètes nous rappellent peut-être des choses oubliées, parce que trop gênantes, trop inquiétantes peut-être, comme le confus, le contradictoire; ou des choses rangées dans la catégorie des mièvreries, sensibleries, et autres futilités enfantines ou lubies spirituelles... comme l'espoir, la contemplation, l'introspection, le jeu.

Et de tout cela, il faut s'étonner encore et encore... l'étonnement, « cette chose oubliée, abîmée, dévaluée ». Peut-elle participer à réveiller des consciences en léthargie?

La poésie peut-elle nous rendre plus attentif à l'autre et peut-elle être un moyen de dénoncer ce qui nous semble injuste? Est-elle seulement un pansement, « du joli » quand on ne sait pas changer le laid? Est-ce quelque chose qui accompagne la lutte, qui la nomme, l'impulse ou l'inspire? Est-ce quelque chose qui réconforte, fait sourire, ou qui nous fait mal, nous fait réfléchir, nous réveille? Elle aide à vivre ou elle change la vie? Est-elle le refuge des rêveurs et autres contemplatifs en fuite? La rêverie est-elle si

« Comme quoi, vous voyez, être poète, ce n'est pas seulement écrire des poèmes. C'est une manière de vivre, une façon particulière d'habiter et de traverser le monde : l'œil et l'esprit ouverts, curieux de tout, le poète est un étonné perpétuel, passionné du nouveau, de l'étrange, de l'étranger, de l'autre, de tout ce qui lui enseigne que dans ce qu'il voit, entend, fait chaque jour, il y a mille secrets cachés, un inconnu qu'il ne finira jamais d'explorer. »

Jean-Pierre SIMÉON, *Aïe! Un poète*



Sérigraphie sur papier, 1968. Centre de la gravure et de l'image imprimée, La Louvière

ridicule dans ce monde de vitesse, de rendement, de calcul et de performance? Et si inutile? Mais qu'à cela ne tienne, au diable l'utile! Et si elle est l'arme des combattants, n'est-elle pas la plus belle à défaut d'être la plus radicale?

N'avons-nous pas laissé le rationalisme régner seul sur nos vies pour en contrôler tous les aspects? Une crainte de l'indéfini nous aurait-elle fait déporter aux frontières de notre monde sérieux et respectable toutes ces sottises, croyances et autres fariboles absolument inutiles en les décrédibilisant? Et dès lors, n'aurions-nous pas avantage à réenchanter un peu

52. « Pour prévenir les troubles de la vision du réel, lisez un poème par jour. Quand? Le jour où l'on comprendra que l'infarctus de la conscience est la plus grave maladie qui guette le citoyen. (...) Profitez-en : en poésie, ce sont les lents qui gagnent. » in Jean-Pierre SIMEON, *La poésie sauvera le monde*, op. cit., p.48.

53. Phrase issue d'une sérigraphie de 1968.

toute cette existence, à prendre avec nous un peu davantage de cette inquiétude, et simultanément à croire un peu davantage, à rêver un peu davantage et à habiter le monde, un peu davantage, poétiquement?

Si ça changera le monde? Rien n'est moins sûr mais dans le doute, cela ne vaut-il pas la peine d'essayer? Parce que la résistance, l'insoumission, ça peut aussi passer par le « oui » pour ne pas toujours être dans le contre. Des idées? lisez un poème par jour⁵², distribuez des tracts-poèmes, verbalisez avec des PV poétiques, commettez des attentats poétiques

(personne n'en mourra), lancez à la mer des bouées remplies de poèmes sur l'espoir, renommez des choses du quotidien par des noms poétiques, et « aimez, soyez moins cons⁵³ »! Allez, lancez-vous, la poésie n'a jamais mangé personne! Et comme disait Ferlinghetti : « Ne laisse personne te dire que la poésie, c'est n'importe quoi »; « Ne laisse personne te dire que la poésie, c'est pour les oiseaux » et « Ne crois surtout pas que la poésie ne serve à rien dans les époques sombres ».

Bibliographie

Sur la Poésie

- *Gaston BACHELARD, *La poétique de l'espace*, éd. Presses Universitaires de France, coll. Quadrige, 2012.
- Adeline BALDACCHINO, « Poésie, anarchie et désir », in *Ballast*, consulté en ligne le 21/02/2019, <https://www.revue-ballast.fr/poesie-anarchie-et-desir/>.
- Henri BÉHAR (dir.), Pierre TAMINIAUX (dir.), *Colloque de Cerisy : Poésie et politique au XX^e siècle*, Hermann, 2011.
- *Frédéric BRUN (éd.), *Habiter poétiquement le monde : anthologie manifeste*, éd. POESIS, 2016.
- Catherine BRUN et Alain SCHAFFNER (dir.), *Des écritures engagées aux écritures impliquées : littérature française (XX^e-XXI^e siècles)*, éd. universitaires de Dijon, 2015.
- François CHENOT (dir.), *Écrire malgré l'horreur*, Maison de la poésie d'Amay, coll. L'arbre à paroles, hiver 2011-2012.
- *Mona CHOLLET, *Sorcières : la puissance invaincue des femmes*, éd. Zones-La Découverte, 2018.
- Matthew B. CRAWFORD, *Contact : pourquoi nous avons perdu le monde, et comment le retrouver*, éd. La Découverte, 2016.
- Giovanni DOTOLI, *Poésie et politique*, éd. du Cygne, 2013.
- Lawrence FERLINGHETTI, Marianne COSTA (trad.), *Poésie Art de l'Insurrection*, éd. Maelström reEvolution, 2012.
- Herbert MARCUSE, *La dimension esthétique : Pour une critique de l'esthétique marxiste*, éd. Seuil, 1979.
- Jean-Michel MAULPOIX, « Résistance de René Char : extraits », in *Pour un lyrisme critique*, éd. José Corti, 2009, consulté en ligne le 07/02/2019, http://www.maulpoix.net/Char.html#_ftn2.
- Jean-Michel MAULPOIX, « Jean-Michel Maulpoix commente "Fureur et Mystère" de René Char (Foliothèque, 1996) », in *Wikipédia : « Feuilles d'Hypnos »*, consulté en ligne le 07/02/2019, https://fr.wikipedia.org/wiki/Feuilles_d%27Hypnos
- Karelle MÉNINE, *La pensée, la poésie et le politique. Dialogue avec Jack Ralite*, éd. Solitaires intempestifs, 2015.
- Edgar MORIN, Pierre KERROC'H, « Vivre poétiquement : interview d'Edgar Morin », in *Cinemagie creations*, consulté en ligne le 07/02/2019, <https://www.youtube.com/watch?v=Dy3S3z1D8Go>
- Marc Alexandre OHO BAMBE, Anglade AME-DEE, *À quoi sert la poésie ? : documentaire poétique tourné à l'occasion du Festival Littéraire « Le goût des autres » du Havre*, Africultures, On A Slamé Sur La Lune, 2013, vidéo consultée en ligne le 18/02/2019, https://www.youtube.com/watch?v=VoVugfIU3_c.
- *Jean ONIMUS, *Qu'est-ce que le poétique ?*, éd. POESIS, 2017.
- Étienne ORSINI, « Nâzim Hikmet : ne pas se rendre », in *Ballast*, consulté en ligne le 07/02/2019, <https://www.revue-ballast.fr/nazim-hikmet-ne-pas-se-rendre/>.
- « Poésie et politique » in *Revue Française d'Histoire des Idées Politiques*, éd. Picard, 2007.
- Christian POSLANIEC, Bruno DOUCEY, Réjane NILOGRET, *L'insurrection poétique : manifestation pour vivre ici*, éd. Bruno Doucey, 2015.
- Pierre SEGHERS, *La résistance et ses poètes (France 1940-1945)*, éd. Seghers, coll. Poésie, 2004.
- Jean-Pierre SIMÉON, *Aïe ! Un poète. Suivi de Quelques conseils de lecture pour entrer en poésie*, Images de Camille Nicolle, Le Chambon-sur-Lignon, éd. Cheyne, 2016.
- *Jean-Pierre SIMÉON, Célia GALICE (collab.), *La vitamine P. La poésie, pourquoi, pour qui, comment ?*, éd. Rue du monde, coll. Contre-allée, 2012.
- Jean-Pierre SIMÉON, « La poésie comme force d'objection radicale », in *Ballast*, consulté en ligne le 17/10/2015, <https://www.revue-ballast.fr/jean-pierre-simeon/>.
- Jean-Pierre SIMÉON, *La poésie sauvera le monde*, éd. Le Passeur, 2016.
- Michel TERESTCHENKO, *Un si fragile vernis d'humanité*, éd. La Découverte, 2005.
- Frédéric THOMAS, *Rimbaud Révolution*, éd. L'Échappée, 2019.

De Poésie

- Corinne ATLAN (éd.) et Zéno BIANU (éd.), *Haiku : anthologie du poème court japonais*, éd. Gallimard, 2016.
- Louis ARAGON, René BLECH, Robert DESNOS, *L'Honneur des poètes*, éd. Le Temps des Cerises, coll. Bibliothèque de l'Arsenal : Le Printemps des Poètes, 2016.
- Guy BARRAL (éd.), Magali JUNIQUE (éd.), Aimé CÉSAIRE, Hervé DI ROSA (ill.), *L'intelligence en guerre contre le racisme*, Anagraphis, 2013.
- *Christian BOBIN, *Le plâtrier siffleur*, éd. POESIS, 2018.
- Christine CHOLLET (éd.), Bruno DOUCEY (éd.), *La poésie engagée : anthologie*, éd. Gallimard, coll. Texte et dossier, 2001.
- Laetitia CUVELIER, *Pipi, les dents et au lit*, éd. Cheyne, 2016.
- Voltairine DE CLEYRE, *Écrits d'une insoumise*, éd. Lux, 2018.
- Jean GEORGES, *La Liberté en poésie*, éd. Gallimard Jeunesse, coll. Folio junior, 2001.
- Josiane GRINFAS-TULINIERI (éd.), *Poèmes engagés*, éd. Magnard, coll. Classiques et Contemporains, 2012.
- *Josiane GRINFAS (éd.), *La Résistance en poésie : des poèmes pour résister*, éd. Magnard, coll. Classiques et Contemporains, 2008.
- Alain GUÉRIN (éd.), *Cent poèmes de la Résistance*, éd. Omnibus, 2008.
- Arthur HAULOT, Moussia HAULOT (ill.), *Poème de l'exil*, Maison Internationale de la Poésie, 1982.
- Danièle HENKY (éd.), *Résistez, poème pour la liberté : Char, Aragon, Éluard et tous les autres (1939-1945)*, éd. Seghers jeunesse, 2014.
- Jean-Marie HENRY, Alain SERRES, Laurent CORVAISIER, *Dis-moi un poème qui espère*, éd. Rue du monde, coll. Des poèmes dans les yeux, 2004.
- Jean-Marie HENRY, Albert JACQUARD, *La Cour couleur : anthologie de poèmes contre le racisme*, éd. Rue du Monde, coll. La Poésie, 2000.
- Jean-Marie HENRY, Laurent CORVAISIER, *Poèmes à crier dans la rue : anthologie de poèmes pour rêver un autre monde*, éd. Rue du Monde, coll. La Poésie, impr. 2007.
- Alain JUGNON (éd.), *Redrum : à la lettre contre le fascisme*, éd. Les impressions nouvelles, 2015.
- Bernard LORRAINE, Amnesty international, *Liberté : cent poèmes pour les enfants : anthologie*, Recherche Midi éditeur, 1996.
- Yves NAMUR, *La Nouvelle poésie française de Belgique*, éd. Le Taillis Pré, 2009.
- Marc SASTRE, « Avenir de la poésie », in *Ballast*, n°1, hiver 2014, p. 110-115.
- *Louis SCUTENAIRE, *Le fusil du boucher*, éd. Temps mêlés, 1974.
- *Jean-Pierre SIMÉON, *Politique de la beauté*, éd. Cheyne, 2017.

* Livre non disponible à la Bibliothèque George Orwell

5€



Territoires de la Mémoire

Éditeur responsable : Michaël Bisschops, président. Bd de la Sauvenière 33-35. 4000 Liège

Avec le soutien de la Wallonie, de la Fédération Wallonie-Bruxelles, de la cellule de coordination pédagogique Démocratie ou barbarie – Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles, de la Province de Liège, de Liège Province Culture, de la Ville de Liège et du Parlement de Wallonie.